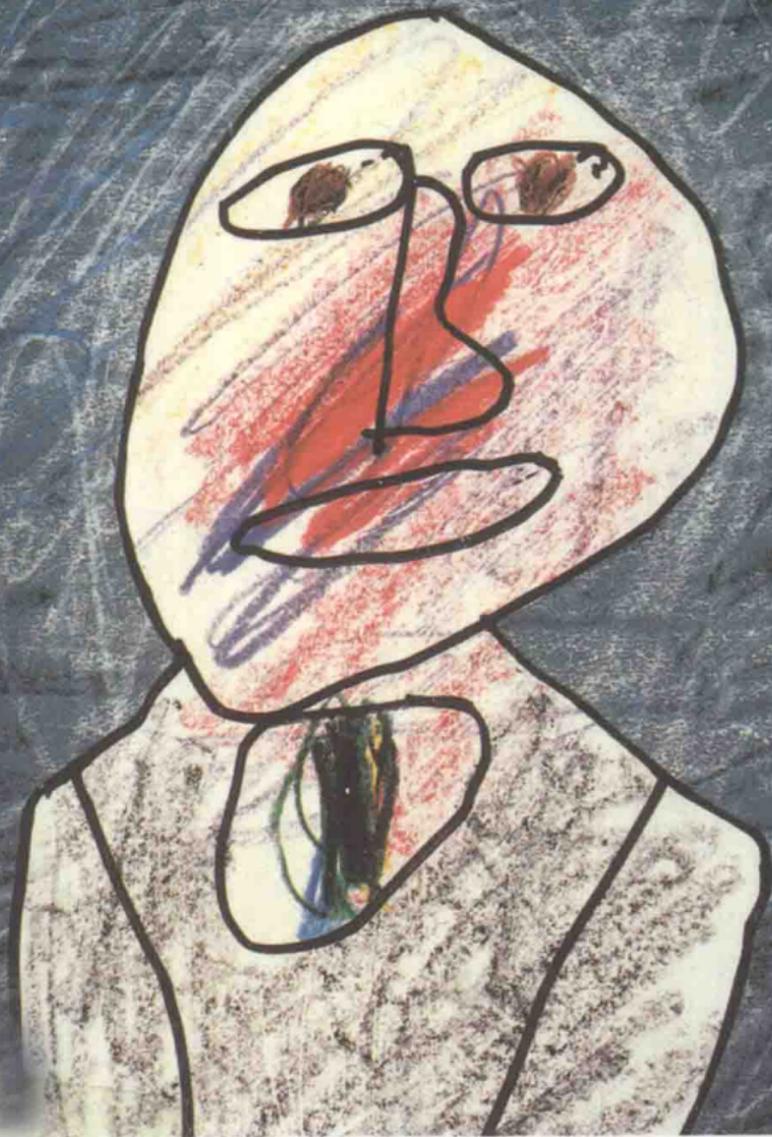


Balzac

Le Père Goriot

Préface de Félicien Marceau



folio classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Honoré de Balzac

Le père Goriot

Préface
de Félicien Marceau
de l'Académie française

Notice et notes
de Thierry Bodin

Gallimard

PRÉFACE

Pour quelqu'un qui n'a jamais lu une ligne de Balzac, il n'y a pas à hésiter : il faut commencer par Le Père Goriot — et enchaîner sur Illusions perdues et Splendeurs et misères des courtisanes. Que ceux qui ont abordé Balzac autrement ne s'inquiètent pas. Avec Balzac, on s'y retrouve toujours. Seulement, avec Le Père Goriot, on s'y retrouve plus vite. Avec Le Père Goriot, d'entrée de jeu, nous sommes au cœur même de l'univers de Balzac, immédiatement confrontés avec quelques-uns de ses personnages capitaux, avec ses thèmes, ses obsessions, sa démarche.

Comparons à cet égard avec Eugénie Grandet qui, par une loi singulière, est souvent le premier Balzac qu'on lise. Roman fermé, clos, étouffé, où presque tout d'ailleurs se passe à l'intérieur d'une seule maison, Eugénie Grandet est aussi un des rares romans de Balzac qui n'ait presque aucune communication avec ses autres romans. Au contraire, Le Père Goriot est un roman ouvert, un roman-carrefour, où partout s'amorcent d'autres routes, s'ouvrent d'autres perspectives sur le reste de La Comédie humaine. Je

n'entame pas ici une querelle sur la valeur respective de ces deux romans. Je veux dire simplement que, très beau roman, roman complet, œuvre d'art parfaite, Le Père Goriot présente cet intérêt supplémentaire d'être aussi une excellente introduction à l'œuvre et à l'univers de Balzac. Et c'est à cet aspect-là du livre que je voudrais ici me borner.

Notons déjà ceci qui n'est qu'un signe — et peut-être même involontaire de la part de l'auteur — mais qui nous éclaire. Comme on sait, Balzac, souvent, d'un roman à l'autre, reprend tel ou tel de ses personnages. Or, de tous ces personnages qui réapparaissent, les quatre qui reviennent le plus souvent sont déjà présents dans ce seul Père Goriot. En effet, nous y rencontrons Nucingen, Bianchon, Marsay, Rastignac. Nous les retrouverons respectivement dans trente, dans vingt-huit, dans vingt-six, dans vingt-quatre des autres romans de La Comédie humaine. Dans Le Père Goriot, il y a aussi Maxime de Trailles. Nous le retrouverons dans vingt autres romans. Il y a Vautrin : il nous mène à la fin d'Illusions perdues, il nous mène à Splendeurs et misères des courtisanes, il nous mène jusqu'à La Cousine Bette qui se passe plus de vingt ans après. Il y a Mme de Beauséant : elle nous mène à La Femme abandonnée. Il y a le couple Restaud : il nous mène à Gobseck. Il y a la duchesse de Langeais : elle nous mène au roman qui porte son nom. Et je ne parle même pas de la brillante assemblée décrite lors de la soirée chez M^{me} de Beauséant et où chacun des noms cités nous mène à un autre roman, Vandenesse au Lys dans la vallée, M^{me} d'Espard à L'Interdiction, la comtesse Ferraud

au Colonel Chabert. On le voit, rien déjà que par ses personnages, *Le Père Goriot* est un des centres nerveux de La Comédie humaine.

Et d'entrée de jeu aussi, dès *Le Père Goriot*, nous apparaît clairement la manière dont Balzac va utiliser ce retour des personnages, et je regrette le mot utiliser, tant cette démarche est ici naturelle, tant elle est inhérente à l'œuvre. Il ne s'agit pas ici de « suites » comme chez Dumas ou chez Proust. Bien que nous retrouvions dans *Le Père Goriot* cette Antoinette de Langeais dont nous avons déjà pu faire la connaissance dans *La Duchesse de Langeais*, aucun de ces deux romans n'est la suite de l'autre. (Si cela était, on ne voit pas pourquoi Balzac prendrait la peine de préciser : « La duchesse qui passait pour être abandonnée par M. de Montriveau », etc.) Il s'agit simplement de deux romans ou, plus exactement, de deux destins qui, pour un moment, se rencontrent. Et qui se rencontrent parce que, dans les circonstances où Balzac les a placés, même milieu, même époque, il est inévitable qu'ils se rencontrent. Cela nous éclaire sur le dessein de Balzac, qui n'est pas de nous donner une série de romans, qui est d'abord de projeter devant nous sa vision du monde, qui est de le créer, ce monde, ou de le re-crée. Or, un monde, ce n'est pas une suite de récits, c'est un grouillement, c'est un enchevêtrement, c'est un réseau, où l'artifice n'est pas de retrouver les mêmes personnages, où l'artifice précisément serait de ne pas les retrouver, exactement comme, dans *l'Histoire*, il nous paraît tout naturel de rencontrer le même Napoléon successivement dans un livre sur Fouché et dans un livre sur Murat. Comme

chez tous les grands romanciers, se confondent ici le fond et la forme, la chose à dire et la manière de le dire. Ce retour des personnages a pu apparaître comme une trouvaille. En réalité, il était une nécessité. Ou, si l'on préfère, la mise en scène ici se trouvait déjà dans le texte. C'est le secret des bonnes mises en scène.

Si, des personnages, nous passons aux thèmes, nous trouvons ici le même carrefour, le même rassemblement. Volonté de puissance, société, argent, arrivisme, méfaits de la passion unique, déjà, dans ce seul Père Goriot, nous avons les icebergs essentiels de La Comédie humaine. Dès les premières pages du roman, la société est là, qui campe dans ces deux lieux éminemment sociaux : un salon, celui de M^{me} de Beauséant ; une salle à manger, celle de la Pension Vauquer. A première vue, on pourrait penser que ces deux lieux sont là pour s'opposer. Le second n'est que la face minable du premier et Rastignac, qui passe de l'un à l'autre, va y retrouver les mêmes traits et les mêmes enseignements. A M^{me} Vauquer qui rêve de convoler avec Goriot pour ses rentes, répond le marquis d'Ajuda qui n'épouse M^{lle} de Rochefide que pour sa dot. A la cruauté du Tout-Paris qui se rue au bal de M^{me} de Beauséant pour y laper ses larmes, répond la cruauté des pensionnaires de M^{me} Vauquer qui accablent Goriot de leurs sarcasmes et qui, dix minutes après sa mort, sont déjà retournés à leurs calembredaines. Aux « phrases de coiffeur » que débite Rastignac chez M^{me} de Beauséant, répondent les tartines de bêtise qui font l'agrément des repas de la Pension. (Autre thème que nous retrouverons dans

La Comédie humaine : présence, importance et comique des imbéciles. Et pérennité des imbéciles aussi : le Poiret du Père Goriot, c'est déjà Bouvard et Pécuchet de Flaubert, le « Milord Gâôriotte, il être questiônne dé véaus » de Balzac annonce déjà le « Avez-vous de la petite chaôse ? » de Proust.) Gardons-nous ici de tomber dans le travers commun qui est de prêter à un romancier les opinions de ses personnages mais, lorsque, dans un même roman et sur la même société, trois personnages aussi différents que M^{me} de Beauséant, que Goriot, que Vautrin portent le même verdict (Vautrin « m'a dit crûment ce que M^{me} de Beauséant me disait en y mettant des formes »), on peut bien commencer à penser que l'auteur est du même avis. Ce verdict est clair : cette société est scélérate. Et dès lors, il n'y a plus qu'une solution : la vaincre.

A vrai dire, il y en aurait bien une autre, ce serait de la refuser, cette société, soit en la fuyant, soit en la détruisant. Mais Rastignac n'est pas de l'étoffe dont on fait les ermites et moins encore de celle dont on fait les révolutionnaires. Ni même Vautrin que son statut de forçat évadé force pourtant à vivre en marge de la société. Il la hait, il la méprise, il en dénonce les contradictions mais son but est d'en abuser, non de la détruire. Se profile ici la volonté de puissance qui anime toute La Comédie humaine. Se dessine ici le mouvement ascensionnel qui la gouverne et qui est celui même, à ce moment de l'Histoire, de la classe à laquelle appartient Balzac : la bourgeoisie. (Le Père Goriot, qui se passe en 1819, a été écrit en

1834. Il y a quatre ans que la bourgeoisie a gagné sa révolution.)

Volonté de puissance à ce point impérieuse qu'elle déborde l'individu et qu'elle peut se déléguer à un autre. Nouveau thème que nous retrouverons plusieurs fois dans La Comédie humaine : le pouvoir et même le bonheur sont des choses dont on peut jouir par personne interposée. Forçat évadé et à qui donc la société est fermée, Vautrin va tenter d'y envoyer Rastignac à sa place. Avec Rastignac, il échoue. Avec Rubempré, dans Splendeurs et misères des courtisanes, il y arrivera. Au passage, notons cet autre thème qui lui aussi sera repris avec plus de précision dans Splendeurs et misères mais qui déjà ici se dessine : l'homosexualité. (Un policier, parlant de Vautrin : « Apprenez un secret, il n'aime pas les femmes. »)

Complicité, alliance qui, pour Balzac, sont non seulement possibles mais indispensables. Au début du Père Goriot, Rastignac est seul. Il piétine. Il ne commencera à avancer que le jour où il se trouvera des alliés : M^{me} de Beauséant, M^{me} de Nucingen, Vautrin. On dirait que, pour Balzac, l'homme seul est une sorte d'infirme, un paralytique qui ne peut se sauver que s'il trouve un aveugle pour le porter. Ce principe du recours à autrui, de l'association, de la répartition des tâches, nous le retrouverons tout le long de La Comédie humaine et sous toutes ses formes : famille influente ou simplement solidaire, mariage, amitié, groupe, complot. Vautrin agit : il appartient à un gang, les Dix Mille. Marsay agit : il est à la tête du complot dont on verra le mécanisme

dans Le Contrat de mariage et, auparavant, il aura appartenu à une société secrète, les Treize. Daniel d'Arthez ne veut qu'écrire de bons livres : il appartient au Cénacle.

Cela nous amène au thème du lion, c'est-à-dire à ces jeunes gens nés trop tard pour Napoléon et freinés dans leur élan par la gérontocratie de la Restauration. De tous ces lions, qui seront les héros de la plupart des romans de Balzac qui se passent avant 1830, Rastignac est, je crois, le plus exemplaire. Et d'abord parce qu'il est un des plus quelconques. Rubempré a du talent. Rastignac n'en a pas. Intelligence : moyenne. (« On ne l'a jamais accusé d'avoir inventé une bonne affaire » dira-t-on de lui dans La Maison Nucingen et, chez les Restaud, nous le verrons se conduire comme un sot.) Marsay a des vues politiques. Rubempré, certes, tente sa chance auprès des femmes mais il la tente aussi dans le roman, dans la poésie, dans le journalisme. Rastignac, lui, n'a qu'une idée en tête : une maîtresse riche. Si encore il y avait là quelque soif d'amour ou quelque chaleur du sang. Point. Balzac nous dit bien qu'il finit par être sérieusement épris de sa Delphine, mais voyons comment il y arrive. Dès son premier bal, il couche en joue la première comtesse qu'il rencontre. Celle-ci étant déjà occupée, il se rabat sur sa sœur. Celle-ci hésitant, il dresse ses batteries devant Victorine Taillefer. En réalité, ce que cherche Rastignac, c'est non une maîtresse mais une enseignne, une raison sociale, ou une maîtresse si on veut, mais alors dans l'autre sens du terme et comme on dit : une maîtresse de piano. M^{me} de Beauséant le dit : « Il arrive, ma

chère, et cherche une institutrice. » Quelqu'un qui lui enseigne les ruses du monde. Dans le même esprit, Benassis, héros du Médecin de campagne, regrette de n'avoir pas eu dans sa vie « une femme qui se fût dévouée à m'expliquer les écueils de chaque route, à me donner d'excellentes manières... et à m'introduire partout où j'eusse trouvé des relations utiles ».

Et exemplaire aussi en ceci que, pour Rastignac, le combat se déroule sous nos yeux, ce combat qui de cet agneau va faire un lion, de cet étudiant un gigolo. Entre les deux, quels noirs démons sont donc passés ? Il n'est passé que la société, il n'est passé que des femmes du monde et l'exemple d'un père abandonné par des femmes du monde. Là où Flaubert écrit son Éducation sentimentale, Balzac ici écrit une Éducation sociale. (Son Éducation sentimentale, il l'écrira aussi. Ce sera Le Lys dans la vallée.) Rastignac a encore des scrupules, des sursauts, de jolis gestes. Par un curieux jeu de balance — et comme si de n'avoir pas cédé à une tentation lui donnait le droit de céder à une autre — chacun de ses jolis gestes est suivi d'un autre qui l'est moins. Il repousse les offres criminelles de Vautrin mais il écrit à sa mère et à ses sœurs pour leur extorquer leurs économies. Il prend la défense de Goriot mais, dans le même temps, il se laisse mettre dans ses meubles par la fille du même Goriot. Il le veille avec dévouement mais, l'enterrement à peine terminé, il se précipite chez cette même Delphine dont pourtant, au chevet de ce mourant, il a pu mesurer l'infamie. Ai-je besoin de rappeler ici sa célèbre apostrophe : « A nous deux maintenant ! » Ce pourrait être un cri de révolte. La phrase suivante vient en

préciser le contour : « Et pour premier acte de défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez M^{me} de Nucingen. » Ce n'était que le cri d'un arriviste.

Enfin, et pour en venir au plus important, figurent déjà dans *Le Père Goriot* deux autres thèmes essentiels de Balzac, à savoir l'argent et la condamnation de la passion unique. Comme la société, l'argent est là dès les premières lignes et sous sa forme la plus précise : des chiffres. Montant des rentes de Goriot, prix de sa chambre, pension de Rastignac, tout nous est dit. Ces précisions peuvent paraître fastidieuses. Mais parler de l'argent en restant dans le vague, c'est parler d'autre chose. Or, drame de l'amour paternel, *Le Père Goriot* est aussi un drame d'argent. Supprimons les problèmes d'argent de Goriot, ouvrons-lui dans une banque un crédit illimité, il n'y a plus de Goriot. Avons-nous affaire pour autant à cette passion qui s'appelle l'avarice ? Ici encore, nous pouvons comparer avec Eugénie Grandet. Grandet, lui, est un avare, uniquement animé par la passion de l'argent et qui, à cet égard, s'inscrit encore dans le sillage de *l'Avare* de Molière (à cette différence près qu'il est un homme d'affaires alors que Harpagon n'est qu'un usurier). Mais Goriot ? Goriot est le plus généreux des pères, le plus désintéressé des hommes. Cette passion de l'argent, il l'a peut-être eue lorsqu'il s'occupait d'en gagner — et il apparaît même qu'il n'y a pas apporté un excès de scrupules. Maintenant, il n'a plus que la passion de ses filles. Sauf que, pour avoir ses filles, il lui faut de l'argent. Il invoque le Code, la nature, les gendarmes. Ni la nature ni les gendarmes

ne peuvent lui donner ce que lui donnerait l'argent : les caresses de ses filles.

Et, dans une moindre mesure, on pourrait en dire autant pour Rastignac. Certes, lorsque, dans un autre roman, nous apprendrons qu'il a réussi à se faire trois cent mille francs de rentes, nous pourrons bien penser que la Caisse d'Épargne ne lui est pas indifférente. Mais, dans Le Père Goriot, son but premier n'est pas là. Vraiment cupide, c'est sur Victorine que Rastignac devrait se jeter, non sur Delphine. Tout ce qu'il veut, c'est s'insérer dans la société. Son nom, ses parentés lui en ouvrent les portes. Sauf qu'entre ces portes et lui, il reste un obstacle, et le plus bête : il lui faut des gants, il lui faut une voiture, bref il lui faut de l'argent. Pour lui comme pour Goriot, l'argent est quelque chose de bien plus envahissant encore qu'une passion. Il est un besoin. Il est devenu l'air et le pain, il est devenu la chose sans quoi rien n'est possible, il est devenu le système même dans lequel ils vivent. Le capitalisme est là. Encore ne sommes-nous qu'en 1819. Agonisant, l'Ancien Régime se raccroche encore à une de ses dernières branches, la naissance. En invitant chez elle Delphine de Nucingen, M^{me} de Beauséant lui indique clairement que son mari, si riche qu'il soit, n'est pas compris dans l'invitation. Saluons cette impertinence. Dans les romans de Balzac qui se passent après 1830, elle ne se produira plus. Aura commencé le règne de « la sainte, la vénérée, la solide, l'aimable, la gracieuse, la belle, la noble, la jeune, la toute-puissante pièce de cent sous » (La Cousine Bette).

Goriot n'a qu'une passion : ses filles. Dans